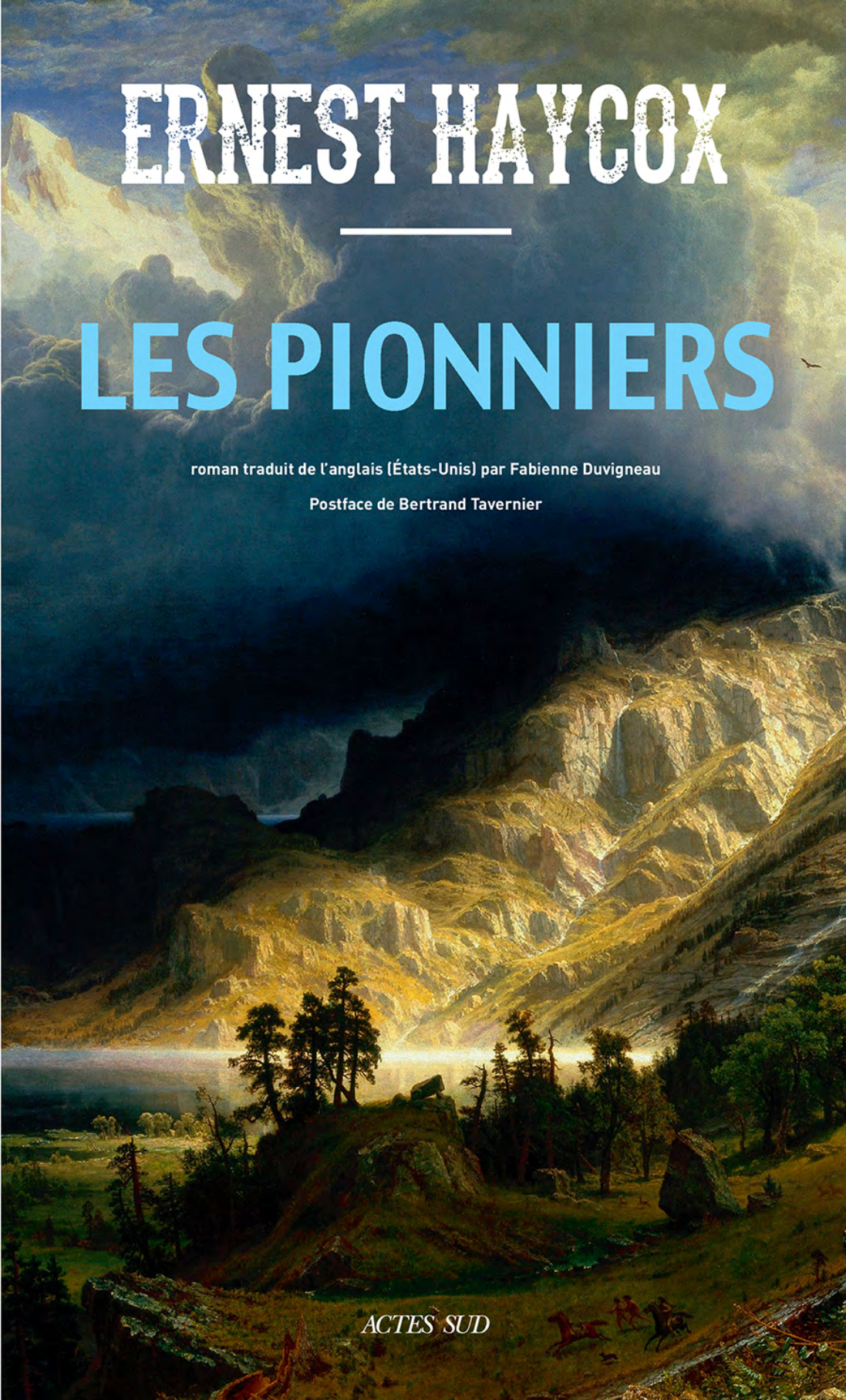
ERNEST HAYCOX

LES PIONNIERS

roman traduit de l'anglais (États-Unis) par Fabienne Duvigneau

Postface de Bertrand Tavernier



ACTES SUD

“L’Ouest, le vrai”
série dirigée et présentée par Bertrand Tavernier

L’histoire de l’Ouest américain et de sa conquête a suscité la plupart des grands mythes fondateurs de l’imaginaire américain et inspiré des milliers de films d’un genre fameux – le western – qui célèbrent les vastes espaces et la présence de “La Frontière”, font revivre les affrontements entre les Blancs et les “Sauvages” (avec leurs déclinaisons religieuses, raciales, génocidaires), entre la Loi et l’Ordre, l’Individu et la Collectivité. Ajoutons à cela une guerre civile d’une rare sauvagerie dont l’Amérique paie encore les conséquences…

Nombre de ces films qui sont de purs chefs-d’œuvre ont pour origine des romans non moins excellents. Mais la plupart furent ignorés, méprisés par les critiques de cinéma, et rarement publiés en français.

La série “L’Ouest, le vrai” veut faire redécouvrir ces auteurs aujourd’hui oubliés ou méconnus (du moins en France), dans des traductions inédites.

Tout à la fois films et livres, j’ai choisi ces romans pour l’originalité avec laquelle ils racontent cette époque, pour leur fidélité aux événements historiques, pour leurs personnages attachants, le suspense qu’ils créent… mais aussi pour leur art d’évoquer des paysages si divers dont leurs auteurs sont amoureux : Dakota, Oregon, Texas, Arizona, Utah, Montana… l’Ouest, le vrai, quel irrésistible dépaysement !

B. T.

DU MÊME AUTEUR CHEZ ACTES SUD

DES CLAIRONS DANS L'APRÈS-MIDI, Actes Sud, 2013 ; Babel n° 1429.
LE PASSAGE DU CANYON, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1658.
LES FUGITIFS DE L'ALDER GULCH, Actes Sud, 2016 ; Babel n° 1719.

Illustration de couverture : Albert Bierstadt,
Un orage dans les montagnes Rocheuses : le mont Rosalie, 1866.

Titre original :
The Earthbreakers
© Ernest Haycox, 1952
© Jill Marie Haycox, 1952, renouvelé en 1980

© ACTES SUD, 2021
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-14536-1

ERNEST HAYCOX

Les Pionniers

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Fabienne Duvigneau

Postface de Bertrand Tavernier

ACTES SUD

1

Une pluie battante, cinglante, détrempa son manteau de laine pendant qu'il harnachait les chevaux de bât et le froid s'insinua dans ses os. Il frotta la selle mouillée avec sa manche avant de monter. Des vagues de sable arraché à la falaise se ruèrent à l'assaut de son visage, et quand il baissa la tête, l'eau accumulée dans le bord de son chapeau inonda son entrejambe. Le vent bousculait la terre, rugissant à ses oreilles tel un long cri perçant lâché sur le monde.

"Hup-hup."

Les chevaux s'ébranlèrent en file indienne, suivis par les deux vaches et les quatre bœufs qui balançaient la tête en cherchant vainement à brouter. Il enfonça son chapeau à deux mains et traversa un campement d'une centaine de chariots – leurs bâches jetant une pâle lueur dans le gris du sable et de la pluie –, rassemblés sur une étroite langue de lave prise entre la falaise et le fleuve. Les éléments furieux malmenaient violemment les flammes jaunes des feux autour desquels se détachaient des formes sombres, assises ou s'affairant ; et partout dans le camp cheminait un bétail livré à lui-même, en route vers l'ouest et vers un autre mur de brume.

Au bord de l'eau, des radeaux dansaient sur les flots tumultueux, certains inachevés, d'autres alourdis par des chariots déjà arrimés, attendant le départ ; car, après trois mille kilomètres et cinq mois de voyage par voie de terre, cette caravane de quatre cents personnes se préparait à franchir les cent cinquante derniers kilomètres qui la séparaient de l'Oregon en descendant les rapides au cœur des Cascades.

Rice Burnett arrêta ses bêtes devant un grand radeau où deux chariots – ceux de Lattimore et de Collingwood – avaient été solidement attachés. Sur le banc de lave, l'amarre enroulée autour de son corps mince qui basculait d'avant en arrière, Lattimore luttait pour retenir la lourde embarcation. La pluie s'écoulait de son chapeau défoncé comme d'un toit au-dessus de ses oreilles, et son visage trahissait la fatigue d'un homme atteint de malaria.

"Saleté de pays", dit-il d'une voix qui n'était qu'un murmure dans le hurlement du vent. "Si je m'étais attendu à ça, je ne serais pas venu. Je suis prêt, mais Collingwood est encore en train de serrer des mains quelque part…"

Edna sortit du chariot, sauta sur la rive et s'approcha du cheval de Burnett. "Je vais faire un tour avec vous", dit-elle, et elle le prit par le bras quand il eut mis pied à terre. Elle était enveloppée dans un manteau d'homme qui épaississait ses formes ; un châle lui couvrait la tête, mais la pluie assombrissait les mèches de ses cheveux qui s'en échappaient, mouillait ses joues et déposait des gouttes brillantes sur ses cils. Elle avait un visage rond, une bouche large – avec le trait de sa lèvre supérieure, mince et ourlé, reposant sur la partie inférieure plus charnue – et fixait Burnett de cet air songeur qu'elle obtenait en fermant à demi les paupières sur ses yeux bruns.

"Reste dans les parages, grommela Lattimore. Je ne veux pas être obligé de te chercher.

— Oh…, fit-elle. Collingwood en a bien pour une heure."

Elle s'éloigna avec Burnett. "Vous arriverez avant nous au débouché des gorges", lui dit-elle.

Il indiqua le fleuve d'un geste du menton. "Sans doute. Vous allez être secoués."

Le vent levait de hautes vagues en rangs serrés sur toute la largeur du Columbia. Les radeaux qui s'étaient déjà élancés au milieu affrontaient des montagnes d'eau, escaladant péniblement des crêtes déchiquetées, plongeant au creux de profondes vallées et disparaissant derrière de larges bandeaux d'embruns. À travers la grisaille, Burnett distinguait les menues silhouettes des hommes agrippés à leur gouvernail.

"Ça m'est égal, dit Edna. Je ne suis pas délicate. Quand est-ce que je vous reverrai ?

— Au débouché.

— Nous risquons d'être retardés… et vous n'attendrez pas.

— Alors, à Oregon City. On se retrouvera tous là-bas."

Ils contournèrent des chariots, évitant les attelages de bœufs qui remorquaient des rondins abattus plus haut sur le versant où se dressait la mission méthodiste ; une femme pleurait, assise devant la fumée noire d'un feu. Des hommes hissaient des chariots sur les radeaux en ahanant de concert – "Allez, allez, allez" –, tandis que d'autres se tenaient debout jusqu'à la taille dans l'eau glacée du mois de novembre, grimaçant lorsqu'une vague leur envoyait une gifle d'écume au visage. Ils dépassèrent le feu des Rinearson. Edna regarda avec insistance les jeunes hommes rassemblés en cercle autour des flammes. Puis, voyant que Moss Rinearson l'épiait, elle détacha aussitôt ses yeux et observa Burnett à la dérobée.

Il s'arrêta quand ils furent parvenus à la lisière du campement. "Pas la peine d'aller plus loin, vous êtes déjà assez trempée comme ça.

— À Oregon City, sûr ? dit-elle d'une voix douce et taquine à la fois.

— Sûr.

— Restez bien au chaud la nuit.

— Un homme seul n'a jamais chaud la nuit."

Ravie par cette réponse, elle plissa à nouveau les paupières pour lui lancer une œillade provocante. "Ça pourrait être mieux, n'est-ce pas ?"

Il se mit en selle, releva le col de son manteau afin de se protéger de la pluie battante et la gratifia d'un sourire. Le vent colorait son visage, le figeant dans une longue minceur dessinée par les tempes et l'angle de la mâchoire. L'humour allumait une étincelle dans ses yeux gris. Il avait des cheveux bruns aux reflets cuivrés – une épaisse tignasse –, un nez fin et droit, une bouche largement étirée.

"Vous êtes lent à réagir, dit-elle.

— Il y a un temps pour tout."

Elle haussa les épaules et le regarda s'éloigner dans le vent et la pénombre du petit jour, penché en avant sur sa monture, tête baissée. Quand il se retourna, elle vit la figure fermée qu'il

opposait au mauvais temps – rentrant tout à l'intérieur. Elle agita la main et rebroussa chemin.

En repassant devant le feu des Rinearson, elle s'arrêta près du brasier, en face de Moss. Le jeune homme était le cadet des trois frères Rinearson, âgé de vingt ans – un an de plus qu'elle. Elle étendit ses mains vers les flammes, d'un côté, puis de l'autre, et examina alternativement chacun des hommes en terminant par Moss.

"Où est Whit ?

— Sur la piste avec le bétail.

— Tu devrais porter un plus gros manteau, dit-elle en s'approchant de lui.

— On a aussi froid dans un gros manteau quand il est mouillé.

— Ah…" Elle lui effleura la poitrine ; puis, avisant Rice qui pivotait à nouveau sur sa selle pour la regarder, elle tourna les talons et retraversa le campement, tête basse, absorbée dans ses pensées.

Au radeau, George Collingwood était prêt à partir et elle essuya la colère de son père.

"On t'attend depuis vingt minutes", gronda Lattimore.

George Collingwood secoua la tête en riant. "Mais non, je viens d'arriver."

Les yeux bleu clair de Collingwood – quarante ans, plus que deux fois l'âge d'Edna – témoignaient un intérêt certain pour la jeune fille. Il portait d'épais gants en daim, un beau manteau à carreaux, et les boucles de ses cheveux jaune paille dépassaient de son chapeau. Après lui avoir laissé le temps de la détailler à son aise, elle monta sur le radeau et entra dans la semi-obscurité du premier chariot. Les voix de son frère et de sa mère lui parvenaient depuis le second chariot, où se tenait Mrs Collingwood. La pluie tambourinait sur la bâche, et une odeur de laine mouillée, de cuir huilé et de bacon flottait autour d'elle. Elle entendit Collingwood lancer :

"Vous avez un peu de tabac, Ben, avant de larguer les amarres ?

— Il est rangé dans une boîte, à côté de ma caisse à outils."

Edna s'avança pour attraper la boîte, puis, se ravisant, attendit que Collingwood grimpe sur le radeau et se glisse sous la bâche à l'avant du chariot.

“Tu sais où est le tabac de ton père ?” demanda-t-il.

Elle s’agenouilla sur un matelas de paille. Tandis qu’elle ouvrait la boîte et sortait le tabac, il s’accroupit à ses côtés en s’appuyant contre son flanc. Sa main, lorsqu’il prit le tabac, lui frôla l’épaule et il se pressa plus fort contre elle. Elle tourna la tête pour observer son regard brillant, la tension sur ses lèvres et, parfaitement immobile, sans pouvoir réfréner sa curiosité, sourit à l’idée de ce qui allait suivre. Il approcha sa tête, hésita, recula ; puis, une main sur le genou d’Edna, se redressa. Elle chercha à retenir son attention en levant les yeux vers lui.

Dehors, son père s’impatientait. “Pour l’amour de Dieu, allons-y.”

Collingwood murmura : “Edna” d’une voix caressante et sortit. Elle resta à genoux dans l’obscurité, les yeux mi-clos, pendant que son visage redevenait lisse et calme. Les chaînes grincèrent autour des troncs, le radeau accusa de violentes secousses, le chariot se balança. Elle inspira profondément et sourit.

2

Les bruits du campement s'évanouirent, un rideau de bruine se referma autour de lui. Sur cette piste souvent fréquentée par les Indiens, des troupeaux abandonnés à eux-mêmes progressaient vers la sortie des gorges, soixante kilomètres plus loin, mais Burnett, dans la grisaille de cette matinée, ne les voyait pas. Il longeait le fleuve où le vent creusait de profondes tranchées, et les radeaux, dont certains mesuraient pourtant douze mètres de long sur cinq de large, étaient ballottés comme de minuscules embarcations. La piste, trop inégale pour permettre le passage des chariots, traversait un ancien champ de lave, serpentait ensuite entre des dunes de sable, puis, à deux heures du campement, s'élevait en escalier à flanc de colline. Vers midi, alors que le jour baissait déjà, il chevaucha sur le bord d'une falaise plantée de pins. Trois cents mètres plus bas, le fleuve disparaissait sous le brouillard. Il avançait au cœur d'un nuage dans une lumière crépusculaire, secoué sur sa selle par les rafales et le torrent de pluie qui détrempait même ses bottes ; la douloureuse brûlure du froid s'était muée en une perte totale de sensation dans ses jambes, les articulations de ses mains et ses oreilles.

Pour résister à l'assaut des éléments, il fallait se retirer dans ses pensées et dresser un rempart entre soi et la souffrance que l'on ressentait à l'extérieur, puis, quand les éléments transperçaient ce rempart, se retirer plus profondément encore dans sa chair et ériger un autre rempart. Le danger survenait seulement lorsque le dernier rempart était vaincu et que les éléments atteignaient cette petite cellule centrale où se logeait la volonté

d'exister. À ce moment-là, le voyageur devenait un spectateur écoutant le combat entre sa volonté et l'intrus attaché à le tuer.

La terre autour de lui était soulevée en tourbillons entre les troncs tordus des pins ; au-dessus de sa tête, le vent sifflait sans trêve. Les chevaux avançaient d'un pas régulier, gravissant une arête après l'autre, descendant un long versant, franchissant le gué instable d'un ruisseau en crue aux abords de son confluent avec le fleuve. Soudain, au milieu du vacarme, il entendit un homme qui criait faiblement. Une quinzaine de mètres plus loin, un cheval immobile sur un replat rocheux offrait sa croupe à la tempête. Quelques vaches s'étaient rassemblées sous le couvert d'un arbre et une tente dont le toit était accroché à une branche battait en tous sens, arrachée à ses piquets. En s'approchant, il découvrit la tête d'Alpheus Stricklin qui dépassait d'un cocon de couvertures gorgées d'eau.

Burnett mit pied à terre et se pencha sur le visage amaigri, aux joues mangées par une barbe rousse. Les yeux de Stricklin étaient si creux, si profondément enfoncés qu'ils semblaient deux trous noirs. Une odeur fétide montait des couvertures et de sa personne. Trop malade pour allumer un feu ou pour rattraper sa tente à demi envolée, il gisait en plein vent et n'avait même plus l'énergie de frissonner.

"Depuis combien de temps êtes-vous là ?

— Deux jours."

Burnett déchargea l'un de ses chevaux et sortit une hache de son bagage. Après avoir taillé de nouveaux piquets, il replanta la tente, puis trancha la corde qui la fixait à l'arbre et laissa la toile s'affaler sur Stricklin. Il alla ramasser des branches sous les pins, prit une poignée de petit bois dans son bagage, alluma un feu en le protégeant sous son manteau. Lorsque le feu eut démarré, il disposa des rondins autour de l'âtre, trouva sa cafetière, la remplit au ruisseau et la posa sur les flammes.

"Quand avez-vous mangé ?

— Hier matin, répondit Stricklin. Je ne garde rien…

— Il vous reste des couvertures sèches ?

— Non."

Burnett approcha ses affaires du feu. Dans un petit seau, il versa la moitié de l'eau de la cafetière, ajouta un morceau de

viande séchée et un peu de café ; il plaça ensuite les deux ustensiles sur le feu. Stricklin agrippa d'une main faible la toile sous laquelle il était enseveli, la repoussa et dégagea sa tête. "Bon sang, quelle odeur.

— Sortez de là et venez vous asseoir près du feu.

— Je ne peux pas bouger."

Burnett se pencha sur l'homme étendu à terre en relevant son chapeau pour qu'il ne goutte pas sur lui. De fines rides s'étoilèrent au coin de ses yeux tandis qu'il l'observait sans compassion. "Vous êtes un cheval tombé qui a décidé de mourir. Debout."

Stricklin ne répondit rien, mais Burnett crut voir une lueur de ressentiment dans son regard. Il arracha brusquement la toile de tente qui le recouvrait. Stricklin sortit un bras de sous la couverture, ferma le poing et le frappa au visage. Burnett se contenta de rire, ôta les couvertures, le fit rouler sur le flanc ; évitant sa jambe qui tentait de ruer, il le saisit par les épaules et le traîna jusqu'au feu.

"Asseyez-vous", ordonna-t-il, avant de repartir couper d'autres branches. Stricklin se recroquevilla sur le côté ; de la vapeur s'échappait de ses vêtements mouillés, la pluie brillait dans sa barbe souillée. Ses yeux engloutis dans leurs orbites suivaient tous les mouvements de Burnett. Ce dernier sortit une tasse de ses affaires et puisa de l'eau chaude dans le seau pour la remplir.

"Asseyez-vous, Alpheus.

— Je ne peux pas."

Burnett le tira par une épaule et l'obligea à demeurer assis avec une série de bourrades administrées en douceur du plat de la main. Il finit par le laisser tranquille lorsque Stricklin protesta, mais resta debout près de lui pour l'empêcher de s'effondrer à nouveau.

"D'accord, d'accord…", maugréa Stricklin.

Après lui avoir tendu la tasse, Burnett s'éloigna afin de poursuivre sa collecte de bois. Quand il revint, Stricklin avait lâché la tasse et se tenait douloureusement le ventre à deux mains. "Ça recommence." Il regarda Burnett, puis baissa les yeux, honteux. "Je ne peux pas me lever."

Burnett le prit sous les aisselles pour l'entraîner quelques mètres plus loin, baissa ses bretelles et son pantalon, se campa

solidement sur ses jambes et l'aida à s'accroupir. Cramponné à lui, la joue écrasée contre sa hanche, Stricklin s'affaissa sur lui-même comme un sac de farine et fut secoué de violents frissons que le froid seul n'expliquait pas. "Quelle saleté, grogna-t-il. Bon sang, j'ai honte.

— Allez-y, Alpheus. Soulagez-vous.

— C'est pas la peine. Je n'ai plus rien dans les tripes."

Après avoir remonté son pantalon, Burnett le ramena près du feu. À nouveau, il remplit la tasse et la lui tendit. "Essayez encore." Il entassa du bois sur le feu de sorte que celui-ci tienne toute une nuit, se fit frire un morceau de bacon et but du café pour se réchauffer. Trois garçons traversèrent le ruisseau avec plusieurs têtes de bétail et disparurent dans le crépuscule noyé de brume. Le vent balayait les cimes, arrachant des branches, renversant un arbre, et la pluie roulait ses vagues sur la terre. Burnett récupéra les couvertures de Stricklin sous la toile de la tente et les étendit, calées avec des pierres, afin qu'elles soient rincées. Puis il déplanta la tente et en enveloppa Stricklin. Enfin, lorsqu'il eut hissé son chargement sur le cheval, il resta debout près du feu à contempler attentivement l'homme assis à ses pieds.

"Entretenez le feu. Je vous laisse le seau avec la viande. Continuez à boire. Ça va aller ?"

Stricklin baissa la tête en marmonnant une réponse que le vent emporta. Puis, plus fort : "Oui, oui…

— Cette diarrhée dure environ trois jours. Vous en avez déjà passé deux. Restez ici demain."

Une fois en selle, il s'attarda encore ; car les yeux de Stricklin, fixés sur lui, étaient comme l'entrée d'un tunnel désespérément vide. Ce n'était pas la maladie qui imprimait ce pli à sa bouche, pensa Burnett quand il entraîna enfin ses chevaux. Il reprit la piste, contourna un éperon rocheux, grimpa le long d'une arête. L'expression de Stricklin, tel l'écho d'un lointain souvenir, le hantait. Deux kilomètres plus loin, il s'arrêta, ne bougea plus pendant une bonne minute et rebroussa chemin.

Stricklin était vautré près du feu, complètement enfoui sous la tente. Il repoussa la toile en entendant Burnett et se dressa sur son séant ; un air vulnérable apparut sur son visage crispé qui se détendait, une lueur brilla dans ses yeux.

“La nuit sera tombée dans une demi-heure, dit Burnett. Autant camper ici.”

Il rangea son bagage sous la toile et laissa les chevaux aller librement. Puis il déroula son sac de couchage près du feu, se glissa à l’intérieur et alluma sa pipe.

“Vous avez quel âge, Alpheus ?

— Cinquante-trois ans.” Stricklin remplit sa tasse de décoction de viande, la tint à deux mains et but à petites gorgées. “Si j’avais su à quoi m’attendre, je ne serais jamais parti dans l’Ouest. C’est trop tard pour des vieux comme moi. J’avais une bonne ferme dans le Missouri.

— Vous vous sentirez mieux… quand vous aurez dormi et mangé un peu.

— J’aurai beau m’échiner pendant dix ans à me remonter une exploitation, je ne serai pas plus heureux que la dernière fois. L’homme n’est pas fait pour se contenter de ce qu’il a… On dirait que mes boyaux me laissent en paix maintenant. Je crois que je vais roupiller.” Il se rallongea et tira la toile de tente sur lui.

Burnett se leva pour l’ajuster et mieux couvrir Stricklin. Il lui posa une main sur l’épaule. “Vous étiez au bout du rouleau”, dit-il, puis il retourna à sa place. Il avait faim, mais devait rationner sa nourriture s’il voulait tenir jusqu’à Oregon City ou Fort Vancouver. Il alluma une autre pipe, fourra ses bottes dans son sac de couchage et alimenta le feu.

“Vous avez été marié ? demanda Stricklin.

— Non.

— Et la petite Edna ?”

Burnett ne répondit pas. “Qu’est-ce que vous faisiez avant ? reprit Stricklin.

— J’ai été employé de bureau, travailleur agricole… Trappeur dans les Rocheuses pendant deux ans. Soldat dans un régiment de dragons.

— Si vous n’étiez pas revenu, j’aurais été mort demain matin.

— Vous n’êtes pas malade à ce point.

— Oh, la maladie. Il n’y a pas que ça… Quand on est suspendu à une corde dix mètres au-dessus du sol, au bout d’un moment, on finit par lâcher prise. Et de toute façon, on n’a plus envie de s’accrocher.”

Burnett s'allongea dans son sac, cala son épaule et sa hanche afin de reposer confortablement sur le côté. De toutes parts montaient les bruits de la nuit ; le cours d'eau rugissait en dévalant son lit de cailloux, les nuages couraient dans le ciel, la pluie lâchait ses salves de chevrotine et les ténèbres se refermaient sur lui comme les mâchoires d'un étau. C'était l'isolement qui avait abattu le dernier rempart de Stricklin. La nature, haïssant l'élément solitaire – car l'élément solitaire est dépourvu de fonction –, avait donné à l'homme un sentiment d'incomplétude qui le poussait vers autrui ; sans la proximité d'un semblable, il dépérissait et mourait. La nature n'en avait cure ; car l'homme était un récipient qu'elle créait par millions, peu lui importait combien de ces pots d'argile se brisaient en chemin, tant que quelques-uns survivaient pour transmettre le liquide qu'elle y avait versé ; seul le liquide comptait. Le rêve de dignité était une création de l'homme lui-même, pas de la nature, et il souffrait précisément parce qu'il tentait de faire exister ce rêve, malgré l'indifférence que la terre et le ciel manifestaient à l'égard de son destin individuel.

3

Le matin lui fut annoncé par la sensation d'avoir suffisamment dormi ; rien d'autre n'indiquait que le jour allait se lever. Le vent se ruait dans la tranchée creusée par le fleuve et ricochait en tourbillonnant ; durant la nuit, il avait entendu des arbres s'effondrer sur la terre noyée qui ne retenait plus leurs racines. Il faisait un froid mordant, des bourrasques de neige compacte épaississaient parfois le rideau de pluie ; le ruisseau, quand il s'en approcha, avait monté de soixante centimètres. Il alluma le feu, posa la cafetière sur les rondins et fit frire le bacon du petit-déjeuner. Alpheus Stricklin, assis, enveloppé dans la tente, vomit son repas.

"Le pire est passé, mais je vais me reposer encore aujourd'hui. Demain matin, ça ira mieux."

Burnett consacra une heure à entasser une provision de bois près du feu. Il lui fallut ensuite un moment pour rassembler ses chevaux qui s'étaient éloignés. Lorsqu'il eut terminé de les charger, il s'assit devant le feu pour fumer une pipe et faire le plein de chaleur avant d'affronter une dure journée. Enfin, il se leva et regarda Stricklin. "Autre chose ?

— Non. Bonne chance."

La piste s'enfonçait entre les arbres comme un tunnel empli d'un vacarme tonitruant. Le vent était si fort qu'il tenait à peine en selle quand il atteignit une crête, fouetté par une pluie souvent mêlée de neige. Il parcourut trois ou quatre kilomètres sur une étroite bande de terrain à ciel ouvert, en direction d'un versant strié d'ombres. Dans la grisaille sinistre du jour naissant, il

parvint à une pointe en surplomb du large fleuve qui roulait des vagues impétueuses frangées d'écume. La piste descendait vers la rive, serpentant à travers des couches d'un limon qui glissait en avalanche sous les sabots de ses chevaux, traçant de sinistres coulées parmi les rochers vert mousse. Il fit halte vers midi à l'abri d'un bosquet de peupliers pour fumer une pipe, heureux d'échapper un court instant à la fureur du vent. L'après-midi, à mesure qu'il avançait, la mâchoire de la montagne se resserrait de plus en plus autour du fleuve, tandis que le vent et la pluie redoublaient de violence. Il apercevait de temps à autre des radeaux à la dérive, ralentis par la glace qui pesait sur les roues et les essieux des chariots.

Vers quatre heures, le jour baissait quand il déboucha dans une prairie adossée à la paroi de lave et découvrit Whitley Rinearson et les deux Lockyear devant un feu. Il y avait aussi Watt Irish, un garçon de quatorze ans frissonnant dans son pauvre manteau ; tout autour, le troupeau des Rinearson – une centaine de têtes – résistait sans broncher à la tourmente.

Le pauvre Watt se rongeait visiblement les sangs. Il accueillit Burnett avec un soulagement évident. "J'ai deux vaches qui se sont mélangées avec les leurs, il faut que je les récupère."

Whit Rinearson s'esclaffa. "T'as qu'à attendre qu'on soit arrivés au débouché des gorges.

— Il fera tout noir, je ne verrai plus rien du tout. Je dois les retrouver avant."

Whit Rinearson lâcha encore son rire cassant. "Ben alors, vas-y.

— Je ne peux pas passer à pied au milieu de toutes ces cornes", répondit Watt.

Burnett descendit de cheval et s'approcha du feu. "Vous n'avancez pas vite, dit-il à Whit Rinearson. Vous êtes partis trois heures avant moi.

— Des bêtes se sont égarées hier soir, on a eu un mal fou à les rattraper.

— C'est seulement deux vaches, dit Watt Irish à Burnett. Il faut que je les récupère." Il avait le visage flétri par les intempéries et, à la lueur du feu, il ressemblait plus à un homme chétif qu'à un jeune garçon ; il était planté sur ses pieds écartés,

têtu et plein d'espoir, mais on le sentait anxieux aussi de devoir affronter ces trois hommes hostiles.

Il neigeait à présent autant qu'il pleuvait, des flocons voletaient au-dessus du feu ; le vent s'engouffrait dans la gorge et le fleuve précipitait ses vagues sur les pierres de cette plage sauvage. Burnett s'assit devant les flammes.

"Qu'est-ce qui vous empêche d'attraper ses vaches au lasso ?

— On a déjà assez de soucis comme ça, répliqua sèchement Whit Rinearson. S'il ne veut pas attendre, qu'il se débrouille.

— On te donne la permission, dit Burnett à Watt Irish. Va les chercher.

— À pied ?

— Prends mon cheval."

Watt Irish se tourna immédiatement vers le cheval et monta en selle.

"J'ai mes bêtes aussi là-dedans, lui lança Cal Lockyear. Si tu provoques une débandade, je te fracasserai la tête.

— Avec ce temps-là, elles ne bougeront pas", dit Burnett. Il approcha ses mains du feu, puis leva le menton pour soutenir les regards des trois hommes braqués sur lui.

"C'est pas une bonne chose de laisser un gamin faire sa volonté, dit Whit Rinearson.

— Il est mort de fatigue.

— S'il veut jouer à être un homme, insista Whit, qu'il se comporte en homme.

— Comportez-vous aussi bien que lui et vous pourrez être fier", répondit Burnett.

Il observa le jeune Watt qui s'engageait au milieu du troupeau, puis reporta son attention sur Cal Lockyear. Celui-ci était vêtu de peaux de daim, avec un long manteau taillé dans une couverture de laine et un bonnet de trappeur en fourrure. Il avait un cou épais comme un pilier et des oreilles collées aux côtés de sa tête, un menton mou et lourd, des yeux noirs. Large d'épaules, bombant le torse, il se tenait immobile sous l'assaut des éléments qu'il ne semblait pas sentir.

"Si ce troupeau était à moi, marmonna-t-il avec aigreur, je le livrerais pas à un gosse.

— Un chasseur de bisons ne s'intéresse pas à un écureuil, déclara sentencieusement Burnett.

— Allez au diable, rétorqua Cal Lockyear.

— Il ferait meilleur chez le diable qu'ici", dit Burnett.

Watt Irish revint avec ses deux vaches et amena le cheval à Burnett. Il étendit ses mains vers le feu, se pressa devant la chaleur et regarda la nuit qui tombait tout autour, la bouche tordue par l'angoisse.

"Ce n'est pas en regardant que tu y changeras quelque chose, dit Burnett. Dépêche-toi de filer, sinon tes vaches vont encore déguerpir."

Il suivit des yeux la frêle silhouette qui s'éloignait avec ses deux vaches, luttant contre le vent et la neige, jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans l'obscurité ; puis il se leva pour offrir une autre partie de son corps à la chaleur du feu.

Whit Rinearson avait asticoté Watt Irish par pure méchanceté. C'était le plus insensible des Rinearson, un de ces hommes qui doivent beaucoup souffrir avant d'être capables d'éprouver de la pitié ; à moins qu'il n'ait seulement voulu fanfaronner devant Cal Lockyear. Celui-là ne jouait pas dans la même cour.

Pour avoir posé des pièges en sillonnant les Rocheuses pendant des années, Burnett comprenait mieux Lockyear que les autres membres de la caravane. Car lui aussi avait vécu dans les montagnes, où la vie obligeait un homme à révéler sa nature profonde. Lockyear agissait toujours selon son bon plaisir, renvoyant autrui à ses responsabilités, et Burnett respectait ce trait de caractère qu'il retrouvait quelque peu en lui-même. Mais il y avait chez cet homme au physique puissant un côté à la fois hésitant et menaçant. Il était âgé de trente ans, comme Burnett, et quoique assez vieux pour avoir théoriquement acquis une certaine équanimité, il se montrait plus souvent imprévisible que raisonnable ; tour à tour vantard, sarcastique et arrogant. Il pouvait passer d'une attitude cordiale à un silence vindicatif en l'espace d'une seconde ; ses accès de bonhomie, lorsqu'ils étaient mal accueillis, viraient aussitôt à l'insolence ; enclin à des comportements extrêmes, il semblait ne pas se soucier de l'effet qu'il produisait sur son entourage. Le plus souvent, il se conduisait mieux avec Burnett qu'avec les autres – il ne témoignait aucune

sympathie aux fermiers, aux commerçants et aux mécaniciens de la caravane –, mais il n'avait pas apprécié que Burnett prenne la défense de Watt et ne put dissimuler sa mauvaise humeur.

"Vous voulez que la mère du gamin vous tienne chaud la nuit ? dit-il. C'est pas difficile : demandez-lui. Vous aurez pas besoin de demander deux fois. Elle cherche quelqu'un. Elle prendrait tout ce qui se présente… même un infirme comme Veen."

Debout en retrait, Veen tressaillit, jeta un rapide coup d'œil à Burnett, mais s'absorba ensuite dans la contemplation des flammes. Whit Rinearson ricana sourdement. Burnett considéra les hommes, l'un après l'autre, sans réagir ; il pivota à nouveau devant le feu.

"C'est pas un pays pour nous, dit Lockyear. Y a que des sauvages dans le coin. Là-haut à Jackson Hole, on serait déjà parés pour l'hiver : une bonne cabane, de la viande en quantité, une provision de tabac, pas d'ennuis.

— Et beaucoup de froid, ajouta Burnett.

— Un froid sec. L'air est trop humide ici. Pourquoi on est venus ?

— Je me suis mis à penser comme un Indien, dit Burnett.

— D'accord. Très bien.

— Très bien pour un Indien.

— Bon sang, parfois je préfère les Indiens aux Blancs. Ces gens de la caravane, je ne sais pas… C'est pas notre style. Retournons manger de la bosse de bison.

— Il n'y a plus rien là-bas, Cal. Plus de castors. Plus de marché pour les peaux… Vous avez connu Bill Cash ?

— Je l'ai croisé une fois, sur la Green River. Il était encore plus menteur que Beckworth.

— À cinquante ans, il en paraissait quatre-vingts. Il mangeait sa viande crue parce qu'il avait la flemme de la faire cuire. Il était rongé par les rhumatismes, sans cesse à déplorer sa jeunesse et le bon vieux temps qui ne reviendrait pas. Il continuera à errer dans les montagnes en cherchant des hommes qui n'y sont plus. Ensuite, il se mettra à leur parler. Et un jour, il se traînera dans un fourré pour mourir.

— Vous avez dormi trop longtemps seul dans le froid, dit Lockyear. Ce qu'il vous faut…

— N'allez pas regretter vos paroles", coupa Burnett. Et il le regarda de l'autre côté du feu. Calmement, souriant. L'insolence s'alluma dans les yeux de Lockyear, l'étincelle de colère, le désir d'en découdre ; puis il éclata d'un gros rire et ne releva pas le défi. Burnett se tourna vers son cheval, essuya la neige fondue sur la selle avec sa manche et l'enfourcha. Au fond de la prairie, il reprit la piste qui sinuait à flanc de pente.

Deux heures plus tard, dans les ténèbres agitées par une tempête de neige, il entendit le rugissement des rapides. Des feux brûlaient plus loin sur la plage et les radeaux accostaient les uns après les autres. Même à cette heure tardive, les hommes tiraient les chariots sur la rive afin de les préparer pour la journée du lendemain, durant laquelle la caravane gagnerait, par voie de terre, l'autre côté des rapides. Aucun passager ni aucune cargaison ne pouvait survivre à cette vertigineuse descente ; les radeaux, eux, seraient remis à l'eau, puis chargés à nouveau après les chutes pour parcourir encore une cinquantaine de kilomètres jusqu'à l'embouchure de la Sandy. À partir de là, Oregon City ne serait plus qu'à deux jours de route.

Il chercha un endroit où camper. Le passage des hommes et des animaux avait transformé la grève en un champ de boue dans laquelle on s'enfonçait jusqu'aux chevilles, le bétail errait çà et là en quête de fourrage, les chariots, les feux et les abris de fortune se serraient les uns contre les autres le long d'une étroite bande de terre prise entre le fleuve et la falaise. Il salua les Kitchen et les Millard, évita de justesse Lorenzo Buck, à quatre pattes, qui avait apparemment perdu quelque chose. Lorsqu'il parvint dans la lueur du feu des Gay, Katherine Gay l'aperçut.

"Installez-vous ici, Rice."

Sous une large toile tendue entre le chariot des Gay et un arbre voisin étaient rassemblées plusieurs personnes. Parmi eux se trouvaient six membres de la famille Gay : Katherine, son frère de quatorze ans, Joe, ses parents, John et Martha Gay, et ses grands-parents, Sophia et le Vieux. Les Howard et les McIver s'étaient joints à eux pour ne pas avoir à allumer leur propre feu. Le Dr Ralph Whitcomb, qui, en tant que célibataire, s'invitait auprès de divers foyers depuis le début du voyage, était debout en

compagnie de Harry Eby ; et bien que le médecin ne fût ni petit ni mince, il avait l'air d'un gringalet par rapport à Eby, lequel était de loin l'homme le plus énorme de la caravane, avec ses deux mètres de muscles et d'os, ses pieds immenses, ses jambes épaisses, ses mains comme des battoirs et son torse évoquant un tronc d'arbre ; le tout surmonté d'une figure ronde et placide couronnée de cheveux blonds. De l'autre côté d'Eby se tenait Lot White, qui, par vanité, s'écartait toujours d'un pas ou deux afin que leur différence de stature paraisse moins criante ; et Lot, à son habitude, discourait d'une voix forte et enthousiaste. Il s'interrompit, le temps de jeter un coup d'œil à Burnett et de le saluer d'un "Bonjour, Rice", avant de capter à nouveau l'attention de son public.

Malgré la protection qu'offraient la toile et le chariot, il était impossible d'échapper aux trombes de vent glacé, ou à la neige soufflée en diagonale, ou à la boue, ou à l'écume projetée par les cataractes du fleuve. Burnett choisit une place à proximité du feu et déchargea ses chevaux avec une lenteur contre laquelle sa volonté ne pouvait rien ; il avait les pieds, les mains et les genoux anesthésiés, et il plaignit ses bêtes lorsqu'elles s'éloignèrent dans la nuit. Restant à distance des flammes, il se frotta les oreilles et le nez pour réactiver progressivement la circulation du sang.

Katherine lui apporta une tasse de café et tâta son manteau. "Vous avez quelque chose de sec ?"

Il sentait à peine la chaleur de la tasse sur ses paumes, alors même que le liquide bouillant lui brûlait la langue. "Quelque part dans mon bagage."

Elle l'attira vers le feu. "Vous avez la meilleure place, dit-elle à Lot White. Écartez-vous un peu."

Lot White demanda : "Il y a encore des radeaux qui arrivent ?

— Un paquet, répondit Burnett.

— Écartez-vous, Lot", répéta Katherine Gay.

Lot White la dévisagea un court instant et s'exécuta à contre-cœur. C'était un homme de petite taille, condescendant, avec un torse sculpté par son métier de forgeron ; son chapeau au bord relevé dévoilait un crâne à moitié dégarni ; le bleu de ses yeux, trop clair pour son teint, donnait à son regard une insistance peu

commune ; il avait une mâchoire anguleuse, des lèvres minces et décolorées, quoique fermement dessinées, d'où les mots sortaient en se précipitant, comme bousculés par d'autres qui s'impatientaient derrière.

"Ils auraient dû s'arrêter avant la nuit. Sur l'eau, ce sale temps est encore pire. S'ils ne nous voient pas, ils se jetteront droit dans les rapides et c'en sera fini d'eux.

— Nous devrions faire de plus grands feux pour signaler notre position", dit John Gay. Il se tourna vers son fils Joe. "Si tu es assez réchauffé, va chercher du bois."

Joe Gay était à peine sorti du cercle de lumière que le Dr Whitcomb lui lança : "Attention de ne pas prendre une branche morte sur la tête. Avec ce vent, il en tombe comme de la pluie.

— Il ne risque rien, affirma Lot White avec une telle assurance que le Dr Whitcomb le considéra d'un œil ironique.

— Vous comptez le protéger avec un manteau de miséricorde, Lot ?

— Il ne risque rien.

— Bien sûr que si, contra le médecin. S'il passe au mauvais endroit au mauvais moment…"

Lot White frappa ses mains l'une contre l'autre en s'apprêtant à poursuivre la discussion. Katherine Gay s'interposa. "Ça suffit. Vous êtes tous les deux assez vieux pour savoir que parler n'y changera rien.

— Lot s'est donné pour vocation de me convaincre", dit le médecin. Il s'assit contre la roue du chariot, l'air jovial dans la lueur du feu qui rougissait son visage. "Quelle raison vous a poussé à venir dans l'Oregon, Lot ?"

Lot White scruta les traits du médecin en se demandant si celui-ci lui tendait un piège. "Je ne supportais pas l'esclavage, répondit-il. Je refuse de vivre là où il est maintenu." Après un silence, il reprit : "Vous allez vous moquer ?

— Non, c'est une bonne raison.

— Vous avez une façon de regarder et d'écouter les gens sans les croire…, dit Lot White. C'est troublant, parce qu'ils pensent que vous êtes intelligent, vu que vous êtes médecin, et quand vous ne croyez pas quelque chose, ils se disent qu'ils ont peut-être tort. Vous ne pouvez pas faire ça.

— Vous avez raison, Lot." Ralph Whitcomb sourit de la méfiance exprimée par Lot White. "Dans ce cas, pourquoi ne me laissez-vous pas croire ce qui me plaît ?

— Parce que vous vous trompez et que c'est mon devoir de vous éclairer."

Whitcomb eut un rire las. "Vous devriez être jésuite.

— Et vous, vous ne devriez pas vous servir de votre instruction contre un homme qui n'en a pas, rétorqua Lot.

— Là encore, vous avez raison. Eh bien, un jésuite est un homme pour qui tout argument est bon, du moment qu'il lui permet de convaincre."

Lot White allait répliquer, mais Whitcomb se tourna vers John Gay. "Et vous, qu'est-ce qui vous amène ici ?"

Gay avait écouté d'une oreille distraite ; il veillait surtout à consolider le feu en redressant les bûches de la pointe de ses souliers. Il regarda le radeau violemment secoué sur l'eau, retenu par des cordes nouées autour des arbres, puis alla dégager la neige qui s'était accumulée au bord de la toile et revint près du feu. Ses épaules attestaient les premiers affaissements de l'âge, et des rides commençaient à se creuser aux coins de sa bouche dont elles accentuaient le pli volontaire. Il avait les longs bras d'un homme qui travaille dehors, de gros poignets, des doigts gonflés et légèrement crochus à force d'attraper, de tordre, de serrer ; son visage serein ne trahissait aucune émotivité. Sans avoir fréquenté l'école, il était de ces hommes naturellement intelligents dont les pensées s'enchaînent avec lenteur et logique.

"Je voulais une terre, j'imagine." Il jeta un coup d'œil à sa femme. "En tout cas, c'est ce que j'ai raconté à Martha." Il s'interrompit pour remettre en place une bûche qui avait roulé. "Les hommes de cette caravane ont tous un peu menti sur leurs raisons de partir… En fait, ça nous démangeait de découvrir un endroit nouveau, voilà tout.

— C'est bien ce que je pense, dit Martha Gay, quand je me rappelle les jolis meubles que je ne pouvais pas emporter et les pommiers qui allaient commencer à donner." Elle fixa longuement son mari. "Parfois, je déteste les gens qui se sont installés chez nous."

John Gay se tourna vers le médecin. "Mais vous qui posez tant de questions… Qu'est-ce qui vous amène, vous ?

— Mon grand-père maternel a participé à l'expédition Lewis et Clark durant sa jeunesse. J'ai écouté ces histoires pendant des années."

Des cris s'élevèrent dans la nuit et le troupeau des Rinearson surgit brusquement à la lueur du feu, avançant vers eux. John Gay attrapa un tison et l'agita sous les yeux des premières bêtes, qui s'écartèrent et contournèrent le chariot ; les autres les suivirent. Whit Rinearson et les Lockyear apparurent un bref instant dans la lumière.

"Ils vont saccager la moitié du campement", soupira John Gay.

Le médecin se leva et tendit ses mains vers le feu pour les réchauffer une dernière fois. "Il faut que je retourne voir le bébé des Provost.

— Si vous avez du whisky, donnez-en à Mrs Irish, dit Burnett. Elle pourra faire un grog pour Watt."

Après le départ de Whitcomb, les Howard, les McIver et Lot White ne tardèrent pas à se retirer. "J'entends quelqu'un sur le fleuve", dit John Gay, et il s'éloigna dans l'obscurité, tandis que grand-mère Sophie et le Vieux, quittant à regret la chaleur du feu, montaient dans le chariot. Katherine s'approcha de la cantine et rapporta une assiette de haricots à la mélasse pour Burnett. Elle saisit ensuite la grosse cafetière posée sur les flammes, remplit à nouveau sa tasse, puis resta debout entre Burnett et Harris Eby, qui se tenait solidement campé en arrière sur ses talons. Le vent rabattit des cendres chaudes de la pipe d'Eby sur son visage ; il les essuya avec un bon rire. En retrait, Martha Gay les surveillait tous les trois et regardait sa fille comme s'il s'agissait d'une étrangère.

Perdue dans le vent et le rugissement du fleuve, la voix d'un homme sur un radeau leur parvint ; la lanterne qui éclairait son embarcation s'enfonça entre les vagues déchaînées. Quelque part derrière lui, d'autres radeaux aussi cherchaient leur chemin, car on entendit au loin un faible appel survivant au vacarme de la nuit, de l'eau et du tonnerre. John Gay, à peine visible entre les bourrasques de neige à moins de dix mètres du feu, cria de toutes ses forces.

"Par ici ! Venez, vite ! N'approchez pas des rapides !

— Ce sera invivable ici demain, dit Katherine, avec tous ces chariots qui accostent.

— C'est déjà invivable, répondit Burnett.

— Tournez-vous et faites sécher l'autre côté."

Il pivota devant le feu. Elle se positionna face à lui, présentant son dos à Harris Eby. Martha Gay annonça soudain : "Je vais me coucher." Après avoir longuement planté ses yeux dans ceux de sa fille, elle gravit les marches du chariot.

"Les bêtes les plus faibles vont mourir cette nuit, déclara Burnett.

— Des gens aussi mourraient, s'ils ne croyaient pas que le voyage touche presque à sa fin." Katherine attrapa une petite branche et s'accroupit pour tisonner les charbons ardents. Le feu l'apaisait et lissait la fatigue sur son visage, sa bouche se détendait et se crispait tour à tour selon la nature de ses pensées. L'appel de John Gay troua à nouveau la nuit, et quelqu'un, au loin sur l'eau, lui répondit. La jeune fille soudain se voûta, son visage exprima toute la pitié qu'elle ressentait. En amont, des hommes se démenaient dans les ténèbres pour hisser un radeau sur le rivage, une femme cria, un coup de feu tiré dans le noir lança un signal.

Le bagage de Burnett était maintenant englouti sous un manteau de neige, et la lueur du feu semblait concentrer toute la vie, toute la chaleur qui subsistait dans un monde figé. Le vent sifflait en se heurtant aux angles du chariot et tourbillonnait sauvagement entre les cimes des sapins ; un seau s'envola sur les galets au bord de l'eau, un cheval pointa sa tête à travers le blizzard, la crinière raide de glace et les yeux brillants comme des agates dans la lumière. Burnett alla prendre son sac de couchage sous la toile qui protégeait ses affaires. Le froid était mordant dès que l'on s'écartait du feu ; il grelottait de nouveau quand il déroula le sac près des flammes.

"Séchez-vous d'abord les pieds", dit Katherine.

Lorsqu'il voulut enlever ses bottes, il s'aperçut que le cuir mouillé à cœur lui collait aux pieds. Harris Eby s'approcha ; prenant appui d'un genou sur la poitrine de Burnett, il saisit une botte dans chaque main et les arracha toutes deux avec une force telle que Burnett tomba à la renverse dans la neige. Eby rit, se moquant à la fois de lui-même et de Burnett. "Il fallait bien que ça lâche : soit les bottes, soit les pieds." Il posa les bottes

devant le feu en souriant tranquillement ; la lumière jouait dans ses yeux bleus perçants qui passèrent de Burnett à Katherine. La jeune fille bascula la tête en arrière pour lui rendre son regard et tapota l'énorme main de ce colosse debout à côté d'elle.

"Si vous vous mettiez en colère, vous pourriez faire des dégâts considérables", dit Burnett.

Eby trouva l'idée amusante. "Oui, abattre des arbres, renverser des cabanes, défoncer la terre à coups de pied… Mais je ne me mets jamais en colère. Ce n'est pas dans ma nature.

— Si, je t'ai vu t'énerver un jour, dit Katherine. Tu te souviens des frères Bonesteele ?

— C'était il y a longtemps…

— Pas si longtemps que ça. Une dizaine d'années. Je venais d'avoir quatorze ans.

— Treize, corrigea Eby. À quatorze ans, tu habitais déjà à côté du ruisseau.

— Il n'oublie jamais rien, dit Katherine à Burnett. Il se rappelle même le jour où je suis née.

— C'est vrai, dit Eby. J'avais trois ans, et ma mère me l'a annoncé en rentrant à la maison. Elle a coupé des fleurs, je les ai apportées à ta mère et je t'ai vue. C'était du lilas. On en avait plein dans le jardin.

— Et alors ? Les Bonesteele ? interrogea Burnett.

— Je n'étais pas exactement en colère, dit Eby. Agacé, plutôt.

— C'était à propos de moi, expliqua Katherine. Il était jaloux. L'aîné, Fred Bonesteele, m'aimait bien. Il avait quatre frères, et il a pensé qu'il arriverait à se débarrasser de Harris.

— Se débarrasser de *moi*, dit Eby d'une voix gentiment incrédule. Fred n'a jamais été finaud.

— Bref, coupa Katherine. Fred a demandé l'aide de ses frères et de trois ou quatre garçons… Raconte, toi, Harris.

— Ça n'a pas été difficile, dit Eby. Les autres, je les ai juste bousculés jusqu'à ce qu'ils finissent par renoncer. Ensuite, j'ai enfermé les Bonesteele…" Il se tourna vers Katherine, secoua la tête en souriant, puis reprit à l'adresse de Burnett : "Dans les cabinets, au bord du ravin. Je les ai fait entrer tous les cinq à l'intérieur. Ce n'était pas très grand là-dedans, j'ai eu un peu de mal avec la porte. Et après, j'ai poussé les cabinets dans le ravin. Mais

je n'étais pas vraiment en colère." Un soupçon de regret perça dans sa voix. "J'aimerais bien pouvoir me mettre en colère. Ce serait mieux." Il retira les bottes de Burnett qui commençaient à fumer devant le feu. "Comment est-ce que vous comptez descendre le fleuve avec vos chevaux ?

— Il y a une piste qui va à Fort Vancouver sur la rive nord. Je la rejoindrai en traversant après les rapides.

— Pas simple", dit Eby. Il se dandina d'un pied sur l'autre. "Seigneur, je suis fatigué." Alangui par la chaleur, il voulait aller se coucher, mais n'avait pas envie de s'éloigner du feu. Enfin, il soupira, rassembla son courage et disparut derrière l'épais rideau de neige.

"C'est bien de connaître quelqu'un depuis longtemps, dit Burnett.

— Vous n'avez pas ça, vous ?

— Je me suis enfui de chez moi à douze ans. Ma mère était morte et je n'aimais pas ma belle-mère.

— Vous n'y êtes jamais retourné ?

— Si, l'an dernier, quand j'ai quitté les Rocheuses. Mon paternel était mort et ma belle-mère ne m'a pas reconnu. Enfin, elle a fait semblant de ne pas me reconnaître. Elle avait peur que je réclame ma part d'héritage. J'ai revu quelques-uns de mes frères et sœurs, mais ça ne s'est pas très bien passé. Nous étions des étrangers." Des voix fusèrent en aval, hachées par le vent, excitées et impérieuses. "Un radeau arrive, dit-il. Je ferais mieux de donner un coup de main.

— Restez donc tranquille. Il y a assez de monde ici pour aider."

Elle s'agenouilla devant les flammes, le col relevé de son gros manteau encadrant son cou, son châle tiré sur la tête pour protéger la masse de ses cheveux blonds couleur de maïs. Elle avait le teint clair et des yeux de ce bleu que l'on voit parfois à l'approche du crépuscule, lorsque les ombres poudreuses s'allongent sous les bosquets. Sa tête inclinée, ses épaules légèrement rentrées lui donnaient un air de fausse soumission ; immobile, elle maintenait son regard fasciné sur le feu dont la lueur faisait ressortir la finesse de son menton et de son cou.

Il alimenta le feu, déroula son couchage et se glissa à l'intérieur, après avoir fourré ses bottes et ses chaussettes tout au fond.

Elle l'observait d'un air pensif, à moitié présente et à moitié ailleurs. Une expression austère passa fugitivement sur son visage, aussitôt chassée par un sourire quand elle se leva et se pencha pour caler la toile autour de lui. "Vous serez un gros tas de neige demain matin." Amusée par une idée soudaine, elle attrapa une fine branche de sapin à l'extrémité noircie par le feu et la planta fermement dans le sol près de la tête de Burnett. "Ci-gît Rice. On saura où creuser… Vous avez chaud ?

— À certains endroits.

— Les poils de votre barbe sont tout brillants. Si vous la laissiez pousser, elle serait rousse.

— C'est du sable qui est pris dedans. Je ne me suis pas débarbouillé ce matin. Pourquoi n'allez-vous pas vous coucher ? La journée va être rude demain.

— Je déteste me coucher.

— À votre âge, vous ne devriez plus avoir peur du noir.

— Je n'ai peur de rien. Je déteste me coucher, c'est tout. Je ne voudrais pas rater quelque chose." Elle remonta la toile jusqu'à enfouir le menton de Burnett. "Vous ressemblez à un loup." Puis elle lui recouvrit complètement la tête et posa une main sur son épaule. "Bonne nuit." Elle se redressa, contempla les flocons qui tombaient sur la forme étendue à terre, s'attarda encore un instant devant le feu et, enfin, monta dans le chariot.

Étendu à plat dos, Burnett sentait sous son corps le tremblement de la terre ; les bruits de la tempête – des arbres, du fleuve, du vent et de la neige – se fondirent en un vaste rugissement tandis qu'une nuit de folie s'abattait sur le monde.

4

Le jour était encore loin d'atteindre cette vallée perdue au cœur de la tempête lorsque, un peu avant l'aube, le campement s'agita comme un troupeau saisi d'inquiétude qui se dresse dans un seul mouvement ; d'une famille à l'autre se répandit la peur de succomber au piège des intempéries. Les roues de chariots que Burnett ne voyait pas gémissaient tout autour, les bêtes se mettaient en marche les unes derrière les autres, et les cris des hommes jaillissaient au-dessus du hurlement continu du vent. Il chargea ses chevaux à la lueur faiblissante du feu des Gay, qui étaient déjà partis, et s'engagea à son tour sur la piste encombrée. Déstabilisé sur sa selle, il luttait contre des rafales de neige couchées, si violentes qu'il lui semblait que l'univers entier perdait aussi l'équilibre, et son manteau fouetté par les vagues de cette écume se hérissa bientôt de fines aiguilles de glace.

La colonne progressait lentement en marquant des haltes répétées. Derrière lui, une voix – peut-être celle du Vieux Daniel Rinearson – martelait : "Allez, avancez ! Avancez !" Il dépassa le chariot de Harper Howard, attelé à ses bœufs, qui n'avait pas encore bougé. Mrs Howard était recroquevillée devant un feu, les bras tendus comme pour tenter de saisir la chaleur et de la faire entrer en elle. Une main posée sur son épaule, son mari l'encourageait à se lever, mais dans ce pâle clair-obscur, Burnett vit l'accablement sur les traits de la pauvre femme.

Une fois le campement et les derniers feux quittés, les ténèbres étaient presque totales. Il suivit le chariot dont il distinguait à peine la lourde masse devant lui, puis, au-delà des arbres, gravit un champ de pierres qui dominait la vallée. Un homme était

posté au sommet pour mettre en garde les conducteurs. “Doucement dans la descente… Les roues risquent de ne pas tenir le choc. Attention, le passage est étroit.” Le chariot devant Burnett se balança dangereusement et il entendit la petite avalanche de pierres chassées par les roues.

La voix de Daniel Rinearson aiguillonna encore ceux qui le précédaient, puis se tut, tandis que la caravane avançait avec peine. La piste se rapprochait du fleuve, si près que Burnett apercevait, au fond de la nuit, les blancs tourbillons des rapides qu’ils étaient en train de contourner, ces dix kilomètres d’un vacarme assourdissant – comme un tissu qui se déchire, l’écho d’une explosion, un puissant jet de vapeur – dont il sentait la vibration dans son corps et dans la terre sous ses pieds. Il chevauchait depuis plus d’une heure et avait parcouru environ trois kilomètres lorsque pointèrent les premières lueurs de l’aube, révélant d’énormes rochers semés le long de la piste ainsi que les formidables parois de la gorge, si proches qu’il semblait presque possible de les toucher, et dont le sommet disparaissait entre les nuées. La caravane s’engouffra par cette porte étroite et traversa une prairie plantée de saules. Dans le jour naissant, Burnett eut une vision du convoi qui s’étirait sur une centaine de mètres : le flot désordonné des bêtes, les grands chariots donnant de la bande, les hommes et les femmes cheminant dans la boue, arc-boutés contre le mauvais temps. La piste pénétra ensuite dans un bois jonché d’arbres abattus indiquant par où était passée la tête de la file, entre des congères d’un mètre de haut. La caravane s’arrêta. Resté en selle, il sentait ses jambes s’ankyloser tandis que le vent lui tailladait le visage ; quand le convoi repartit, il doubla le chariot de Henry Provost immobilisé sur le bord de la piste, avec Provost et deux autres hommes debout près d’un bœuf mort. Deux heures plus tard, Burnett déboucha sur une mince bande de plage à la sortie des rapides, où les premiers arrivés s’éparpillaient entre les arbres ; le bétail aussi se mettait à couvert, et les yeux des feux rougeoyaient faiblement dans la grisaille.

Le chariot de John Gay s’était installé tout près du fleuve, les bœufs avaient été détachés, la toile accrochée à un arbre ménageait à nouveau un abri pour la famille. Gay, à quatre pattes – sous

une couverture que Katherine tenait au-dessus de lui –, soufflait sur le feu. Burnett descendit péniblement de cheval. Son manteau craquait sous la mince couche de glace qui le recouvrait, ses pieds n'éprouvaient pas le contact avec le sol, et ses doigts, lorsqu'il voulut dénouer les cordes de son chargement, étaient des tiges de fer qui refusaient de plier. Il les frappa contre le bât jusqu'à retrouver la sensation, et frappa si fort que le sang perla à travers la peau. Dans l'un de ses sacs, il prit une poignée de petit bois et s'approcha du feu. Le visage de Katherine semblait sculpté dans la pierre, toute émotion, toute vie s'était retirée de ses yeux, comme si, après cette terrible épreuve, elle ne pouvait qu'attendre une suite plus terrible encore. Il lui effleura la joue, toucha ses oreilles.

"Vous sentez ça ?

— Oui."

Il s'agenouilla à côté de Gay sous la couverture. Le feu, à peine plus gros que les mains de Gay placées en coupe, démarrait faiblement dans un tas de menus copeaux. Burnett ajouta une à une ses brindilles, pendant que Gay abritait les flammes entre ses paumes au risque de se brûler, sans cesser de souffler malgré la fumée qui lui envahissait la gorge. Peu à peu, Burnett construisit un tipi de petit bois, et ils cajolèrent le feu jusqu'à ce qu'il leur devienne impossible de respirer sous la couverture. Gay la repoussa, frotta ses yeux pleins de larmes et continua à souffler. Le jeune Joe apporta un tas de branches. Burnett prit sa hache, alla fendre une bûche non loin, puis revint entasser les morceaux à côté du feu. Il avait envie de rester là, dans la maigre chaleur ; mais, sachant que le mauvais temps n'allait pas s'arranger, il explora les environs, découvrit un petit sapin qu'il abattit et commença à le découper en rondins de trois mètres avec lesquels il se construirait un radeau pour faire passer son chargement de l'autre côté du fleuve. Les chariots arrivaient toujours, cherchant un endroit où s'arrêter près de l'eau, et les bêtes des Rinearson qui erraient entre les arbres, avec leurs flancs creusés et leurs longues cornes, semblaient revenues à l'état sauvage. Burnett les surveillait du coin de l'œil tout en travaillant.

Watt Irish sortit de son chariot et se précipita vers le feu des Gay en criant à Katherine : "Mère veut que tu viennes… Elle a les pieds gelés."

Katherine laissa aussitôt tomber la couverture qu'elle tenait toujours pour son père, attrapa un seau et courut le remplir au bord de l'eau. Pendant qu'elle montait dans le chariot des Irish, Watt s'approcha de Burnett. En dépit de ses efforts pour maîtriser le tremblement de ses épaules, il grelottait.

"Qu'est-ce qui vous reste à manger ? demanda Burnett.

— Un morceau de lard et des oignons.

— Va te mettre près du feu", ordonna Burnett.

Le vent martelait le campement de son implacable massue, tordant les sapins et lacérant la neige. Le froid était un acide brûlant qui trouait le corps de Burnett, et par ces trous son énergie s'écoulait. En maniant sa hache, il sentait à nouveau ses pieds et ses jambes, mais ses mains en sang rendaient ses gestes maladroits. Il traîna les rondins sur la plage et les aligna, puis abattit un autre sapin, plus fin, dans lequel il coupa des traverses. Il retourna prendre des clous dans son bagage ; le froid tenaillait son esprit autant que ses muscles, et il marchait les pieds écartés, au prix d'un immense effort. Ayant ensuite cloué les traverses, il noua une corde de chaque côté du radeau, où seraient glissées les rames, et fendit en deux ce qui restait du tronc pour tailler ces dernières. Il apporta les morceaux près du feu et alla chercher sa viande séchée et sa poêle. Les gens se pressaient plus nombreux autour du feu à présent. Écartant Lot White et Daniel Rinearson, il s'assit sur ses talons pour préparer son repas.

Mrs Irish, assise devant les flammes, enveloppée dans une courtepointe en patchwork, laissait aller sa tête contre la poitrine de Katherine derrière elle ; sa bouche se crispait sous l'effet de la douleur causée par la circulation qui revenait dans ses pieds.

"Je croyais qu'il faisait doux dans l'Oregon, dit Lot White.

— Nous sommes dans un entonnoir… tout le sale temps se concentre ici."

Des chariots arrivaient encore, et partout éclataient les signes d'un épuisement absolu ; les gens avançaient en trébuchant et en traînant les pieds, comme ivres, à peine capables de soutenir leur tête, de la boue jusqu'aux genoux et couverts d'une fine pellicule de glace. Ralph Whitcomb les accueillait, palpant des oreilles, des nez et des doigts. Mrs Howard vint s'effondrer à côté de Mrs Irish et enfouit son visage dans ses mains en gémissant doucement.

“Ça devient de pire en pire, déclara Lot. On va geler ici. Mieux vaudrait se dépêcher de repartir.

— Nous devons envoyer quelqu’un détacher les radeaux là-haut, dit Gay.

— Ça m’étonnerait qu’ils résistent aux rapides, grommela Lorenzo Buck.

— C’est un risque à prendre, répondit Gay.

— Comment fera-t-on pour les récupérer quand ils arriveront ?

— Avec mon petit radeau, dit Burnett.

— Il ne faudra pas les détacher tous en même temps, dit Lorenzo Buck. On a intérêt à minuter l’opération.”

Les hommes se tournèrent vers l’eau, estimant le temps nécessaire pour que le petit radeau rejoigne le gros, le ramène sur la rive, reparte.

“Une demi-heure, décréta Ben Provost.

— Vous avez déjà essayé de remorquer quelque chose de lourd ? demanda Ryal McIver.

— Quarante-cinq minutes, dit John Gay. À peu près.

— Qui y retourne ?” lança Daniel Rinearson. Âgé de soixante ans, c’était un homme robuste, de taille moyenne, vêtu d’un gros manteau en peau de bison ; il avait enroulé une bande de tissu autour de sa tête à la manière d’un turban qui lui couvrait aussi les oreilles, et il devait se pencher pour entendre les autres ; ce que l’on voyait de sa figure – des sourcils blancs de givre, des yeux roublards comme ceux d’un marchand de chevaux, un nez pointu et un menton en galoche – était rougi par le vent. Son regard s’arrêta sur le jeune Watt Irish. “Toi, tu vas détacher les radeaux.

— Non”, dit Rice Burnett, et il continua à manger.

Le Vieux Daniel se prépara aussitôt pour un vif échange avec Burnett. “Le gamin peut bien nous donner un coup de main !”

Mrs Irish avait écouté la conversation, les yeux fermés. Elle regarda chacun des hommes, puis son fils debout près du feu. “Si telle est la décision, il ira. Mais j’aurais préféré…

— Non, répéta Burnett. Il est mort de fatigue.

— Qui, alors ? interrogea le Vieux Daniel avec une moue maussade.

— Vous comptez plus d’hommes chez vous que n’importe qui ici, dit Burnett.

— Certains ne se gênent pas pour donner leur avis sans qu'on leur demande", fit remarquer le Vieux Daniel. Voyant que les autres se taisaient, il en tira la conclusion qui s'imposait. "D'accord, j'enverrai un de mes garçons."

John Gay s'enquit prudemment : "Lequel, Daniel ?

— Pourquoi ? Il y a une différence entre mes fils ? dit le Vieux Daniel.

— Il faut quelqu'un de fiable, répondit John Gay. Si les radeaux sont détachés trop vite les uns après les autres, nous n'arriverons pas à tous les rattraper, et ce sera très ennuyeux. N'envoyez pas Whit."

Daniel Rinearson rejeta la tête en arrière en riant fort, mais il y avait de la rancune dans le regard qu'il posa sur John Gay. Après avoir considéré le cercle des hommes, il comprit que Gay n'exprimait ni plus ni moins que la volonté générale. "Très bien, j'enverrai Ared." Après une pause, il ajouta : "Lui, vous avez confiance ?"

Harper Howard prit la parole. "Qu'il ne tarde pas… Nous ne pouvons pas rester ici. Nos vivres sont presque épuisés et il reste encore deux ou trois jours de voyage avant d'atteindre Oregon City. Un bon de repas de viande nous requinquerait."

Daniel fixait le feu en se frottant les mains sans prêter attention aux yeux braqués sur sa personne. "Très bien, déclara-t-il, je vais dire à Ared de se mettre en route", et il s'éloigna.

"Rappelez-lui de détacher un radeau toutes les quarante-cinq minutes", lança John Gay. Il se tourna ensuite vers Harper Howard avec un sourire amer. "Il n'a pas saisi l'occasion de faire un geste.

— Les riches ne font pas de gestes, répondit Howard. Deux vaches sur ses cent ne le priveraient pas… Mais, non, il ne donne rien sans contrepartie."

Burnett termina son repas et tailla les rames devant le feu. Le groupe autour de lui changeait constamment à mesure que de nouveaux arrivants tentaient de se réchauffer avant d'installer leur camp. Le mauvais temps empirait, et lorsqu'il retourna au radeau avec les rames, la neige tombait si fort qu'on ne voyait pas l'autre rive. Il apporta un tiers de son bagage sur la plage, mit le radeau à l'eau et le chargea. Puis, après avoir glissé les rames

entre les cordes, il s'éloigna. Il fut bientôt saisi par le courant. Une première vague souleva le radeau dans les airs ; il retomba si violemment dans le creux que sa tête partit en arrière. À mi-chemin, il vit qu'un attroupement s'était formé sur la plage pour le regarder, mais quand il atteignit la rive opposée, la brume l'isolait comme derrière un mur.

Il traversa en sens inverse et se tint un instant près du feu, puis rechargea le radeau et traversa à nouveau ; durant son troisième et dernier voyage, assailli par des montagnes d'eau, il dut s'accrocher aux rames de toutes ses forces pour ne pas être jeté par-dessus bord ; il était trempé lorsqu'il revint auprès du feu et se laissa tomber devant les flammes, les os rompus comme s'ils avaient été battus au fer.

"Le premier radeau ne va pas tarder", dit John Gay.

Burnett sortit une corde de son sac ; il la coupa en deux pour fixer une amarre à l'avant et à l'arrière du petit radeau. Lot White, qui scrutait le fleuve depuis la plage, déclara soudain : "Il arrive !" John Gay et Ben Provost montèrent sur le petit radeau où ils se couchèrent à plat ventre pendant que Burnett ramait. Il vit le gros radeau descendre les rapides, ballotté en tous sens, parfois plongeant sous la surface ou projeté hors de l'eau comme un poisson désorienté.

Burnett avança jusqu'au milieu du fleuve et enfonça ses rames pour stabiliser le petit radeau ; une vague le souleva de biais, puis l'entraîna dans une chute brutale au cœur d'une gerbe d'écume qui arracha un cri à Ben Provost. Quand ils remontèrent, ils découvrirent le gros radeau droit devant eux, tournoyant lentement sur lui-même. Burnett amena le petit radeau sur sa trajectoire et se prépara à la collision. Provost et Gay, à genoux, s'agrippaient aux traverses.

"Attention", dit Burnett.

Le gros radeau approchait derrière un rideau de fines gouttelettes. Une vague fit pencher le petit radeau, Burnett le redressa à grands coups de rames juste avant le choc, et Provost et Gay bondirent à bord du gros radeau. Provost tenait la corde ; il réussit à l'attacher à la proue, puis rejoignit John Gay qui rampait vers l'arrière sur les troncs à demi submergés. Sans perdre de temps, Burnett mit le cap sur la plage.

C'était comme remorquer une énorme souche. Le gros radeau, alourdi par le déferlement liquide qui le balayait sur toute sa largeur, continuait à filer vers l'aval, tandis que Burnett, en amont, se servant de sa frêle embarcation comme d'une ancre, le freinait et l'amenait lentement en direction de la rive. Ils avaient descendu quatre cents mètres lorsque, aidés par les rouleaux que le fleuve jetait vers le bord, ils atteignirent enfin la plage. La corde fut détachée et, à pied, Burnett commença à remonter le petit radeau vers le campement. Bientôt remplacé par Harris Bay, il retourna aider Provost et John Gay : Gay, debout à la poupe, propulsait le gros radeau en enfonçant la rame à la manière d'une perche, Provost le tirait à l'avant, et Burnett poussait derrière, dans l'eau jusqu'aux hanches.

Quand ils arrimèrent enfin le gros radeau aux arbres du campement, le petit radeau était déjà reparti sur l'eau, avec Harris Eby maniant les rames, et Harper Howard et Lorenzo Buck allongés à ses côtés ; des hommes rassemblés sur la plage suivaient des yeux la fragile embarcation malmenée comme un bouchon, et Mrs Howard, debout près du feu avec ses deux fils, surveillait le fleuve d'un regard anxieux. À travers les stries de la neige qui tombait presque à l'horizontale, la masse grise du deuxième gros radeau apparut à la sortie des rapides, bondissant sur l'eau, entourée d'un fin brouillard d'écume. Burnett observait les formidables épaules d'Eby. *J'aurais dû le mettre en garde*, pensa-t-il, car Eby était suffisamment fort pour briser les rames.

Le vent raidissait les vêtements de Burnett comme un étau de glace autour de son corps, et il fut soudain pris d'un long frisson qui parcourait chacun de ses muscles. Lorsqu'il regagna le feu, Katherine lui servit du café.

"Combien y a-t-il encore de radeaux ?

— Cinq ou six, répondit-il.

— Il fera nuit avant qu'on les ait tous récupérés. Quand allez-vous traverser avec vos chevaux ?

— Demain.

— C'est loin, Oregon City ?

— Trois jours."

Dans le crépuscule tombant, une voix s'éleva entre les arbres – celle de George Collingwood – et le chariot des Collingwood

arriva, suivi de celui des Lattimore. Les deux chariots étaient à peine arrêtés que Collingwood lança : “Faites une place pour les femmes autour du feu !” Mrs Collingwood descendit du siège. Edna Lattimore, en sortant par un coin de la bâche, glissa sur la neige et se rattrapa en riant.

Une brève exclamation jaillit sur la plage et un cri perçant monta de la gorge de Mrs Howard. Se retournant d’un bond, Burnett vit que l’avant du petit radeau avait été projeté sur le gros ; Eby s’accrochait à ses rames, tandis que Lorenzo Buck, à plat ventre sur le gros radeau, tendait désespérément la main vers les flots impétueux. Mrs Howard hurla encore en se précipitant au bord de l’eau avec ses deux garçons. Harris Eby réussit à reculer sur le petit radeau et s’éloigna avec force coups de rames. L’espace d’une seconde, un bras sortit de l’eau ; le pâle disque d’un visage apparut à la surface, tourné vers le ciel et les éléments déchaînés, puis fut englouti. Mrs Howard se mit à courir sur la plage en direction de l’aval, tandis que le vent renvoyait l’écho de ses appels déchirants : “Harper… Harper… Oh, mon Dieu, Harper !”

Katherine fit un pas pour s’élancer derrière Mrs Howard, hésita, regarda Burnett. Il lâcha sa tasse et la suivit.

5

Vacillant au cœur d'un tourbillon de neige, la lumière d'une demi-douzaine de lanternes éclairait faiblement la tombe. Harris Eby remonta de la fosse mouillé jusqu'aux genoux, taché de boue, et Lorenzo Buck descendit le remplacer avec la pelle, lançant la terre au pied des hommes rassemblés autour. Le métal de l'outil raclait la pierre à présent, la quantité de terre rejetée s'amenuisait. Buck réclama une pioche, mais après quelques efforts inutiles, il renonça. "C'est de la roche pure. On n'ira pas plus loin.

— Le pauvre n'aura même pas une tombe digne de ce nom", dit Collingwood.

Cal Lockyear se tenait en retrait, l'air tellement indifférent que Burnett se demanda pourquoi il avait voulu assister à ce sinistre spectacle. "Qu'est-ce que ça change ?" marmonna Lockyear.

L'eau s'infiltrait dans la fosse ; les bottes de Lorenzo Buck dégoulinaient quand il en sortit. John Gay pointa un doigt pour désigner les hommes successivement – Collingwood, Lattimore, le Vieux Daniel Rinearson. "Venez avec moi, vous autres."

Tandis qu'ils s'éloignaient en direction du chariot des Howard, Billy Lord s'approcha de Lot White. "Pour l'amour du ciel, soyez bref dans votre sermon."

Le feu des Gay, à une quinzaine de mètres, trouait la nuit noire de sa maigre lueur jaune. Burnett alla chercher un seau dans le chariot à côté et revint écoper l'eau, dont le niveau continua à grimper dans la fosse à mesure qu'il vidait son seau.

"Un homme mort a le droit d'avoir plus chaud qu'un homme vivant ? demanda Lockyear.

— Ce sera peut-être un réconfort pour Mrs Howard", répondit Burnett. Mais l'eau affluait plus vite qu'il ne pouvait l'évacuer. Quelques instants plus tard, il entendit des gens qui approchaient et se hissa hors de la fosse. Gay et les trois autres hommes, chancelant sous le poids du cadavre, contournèrent la tombe et se mirent à genoux pour y déposer Howard, dans la courtepointe élimée qui avait été grossièrement cousue autour de son corps. Tous les membres du campement vinrent se tenir en demi-cercle au pied de la tombe. Katherine et Mrs Irish encadraient la veuve de Harper Howard ; les deux garçons Howard contemplaient le trou béant d'un air hagard, et Mrs Howard, après avoir regardé la forme enveloppée dans l'épais tissu, se cacha les yeux d'une main. Debout à la tête de la tombe, Lot White attendait que les quatre hommes – chacun prenant appui d'une main sur le sol, serrant dans l'autre poing un coin de la courtepointe – eussent terminé de descendre Howard ; ils étaient encore loin d'atteindre le fond lorsque John Gay, en équilibre sur le tas de terre mouillée, commença à glisser vers le trou et lâcha prise. Ses compagnons l'imitèrent et le corps de Howard chuta lourdement.

Lot White, ôtant son chapeau, commença aussitôt.

"Dieu nous a envoyés pour souffrir, et nous avons accompli Sa volonté, et Dieu alors nous rappelle à une juste récompense. Ô vous qui doutez, qui montrez trop de raison et si peu de confiance, vous qui écoutez ces fous tenter de vous convaincre du contraire, moi je vous dis qu'il en est ainsi. Je vous dis qu'il y a une route qui mène à la porte, et cette route est aussi réelle que celle que nous avons empruntée de Westport à Independence. Et c'est l'été sur cette route, et les oiseaux chantent, et il y a de l'ombre pour ceux qui sont fourbus et de l'eau pour ceux qui ont soif. Et il y a une porte et un homme à la porte, et à l'intérieur il y a un escalier qui conduit au trône, et vous pouvez toucher l'escalier et le sentir sous vos pieds, et sur le trône il y a un corps et un visage et une Voix. Et la Voix descendra sur vous, et vous l'entendrez aussi clairement que vous m'entendez maintenant ; et une main touchera l'ami Howard et le rassurera, et la Voix descendra sur lui avec le secret de la vie et de la mort, qui est un seul et même secret, et il se tournera vers sa paix éternelle

et, là, il attendra que son épouse, ses enfants et ses amis arrivent au bout de cette existence misérable et viennent le rejoindre."

Billy Lord se pencha pour lui murmurer quelques mots à l'oreille. Lot White considéra l'assemblée vaguement éclairée par les lanternes tremblotantes, sous la neige qui tournoyait sans répit.

"Peu importe à quel moment un homme meurt, que ce soit en mai ou en décembre, qu'il soit jeune ou vieux. Nous mourons, et telle est notre fin. Cette neige est venue hier ; elle aura disparu demain, il n'en restera nulle trace. Nous sommes nés hier et demain nous aurons disparu, nous ne laisserons pas plus de trace que la neige. Car la grâce de l'homme n'est pas ici-bas ; elle est au paradis – et au paradis je confie cet homme, et je lui envie la gloire de sa vie éternelle, et je me languis du jour où cette gloire sera enfin mienne. Ô Seigneur, que son épouse pleure – car il est dit dans la Bible que les épouses pleureront ; et ensuite, Ô Seigneur, que son épouse cesse de pleurer, car nous avons une tâche à accomplir aussi longtemps que nous demeurons ici-bas. Qu'elle sourie à nouveau, qu'elle trouve un homme, qu'elle se rende utile jusqu'à ce qu'elle soit rappelée. Qu'elle élève ses enfants et qu'elle ait d'autres enfants ; qu'elle batte du beurre, qu'elle file la laine et qu'elle tisse, qu'elle veille sur son jardin et qu'elle vienne en aide à son prochain, qu'elle chante d'un cœur plein de joie ; et quand elle sera rappelée, qu'elle s'abandonne avec un cœur plein d'impatience. Et nous ne posons pas de questions, nous prions seulement. Sois avec nous, mon Dieu, car il n'y a rien d'autre."

John Gay lâcha un puissant "Amen". La plupart des femmes pleuraient, mais Mrs Howard, frigorifiée et épuisée, n'avait plus de larmes ; les yeux grands ouverts durant le sermon, elle se pencha au bord de la tombe pour voir son mari qui surnageait dans le noir, puis, entourant de ses bras ses deux petits garçons, elle s'éloigna avec Katherine et Mrs Irish. Dès que les femmes furent parties, John Gay attrapa la pelle et se dépêcha d'envoyer les premières pelletées pour combler le trou, comme s'il ne supportait pas la vision de l'eau, au fond, dans laquelle Harper Howard s'enfonçait. Burnett le relaya, puis Ben Provost termina et tassa la terre autour de la tombe.

"On devrait mettre des pierres par-dessus, dit George Collingwood. Les loups vont venir cette nuit…

— Les loups ou les vers, qu'est-ce que ça change ?" bougonna Cal Lockyear.

George Collingwood disparut sous les arbres, au-delà de la lumière des lanternes. Il revint bientôt et déclara : "Impossible de déplacer les pierres. Elles sont trop lourdes ou prises dans la glace.

— Peu importe, dit Lockyear. Vous avez satisfait votre conscience et c'est tout ce qui comptait pour vous." Il tourna les talons.

Pendant que les hommes regagnaient le feu de John Gay, Collingwood rattrapa Burnett. "Quelle brute, murmura-t-il. Il ne respecte rien !" Le vent furieux arrachait les derniers rameaux qui avaient été capables de lui résister, et la lanterne éclairait de hautes congères blanches repoussées contre les rochers. Les gens s'attroupaient autour du feu des Gay. Plus loin, au bord de l'eau, le chariot de la famille était attaché sur le radeau, ballotté par les vagues qui se brisaient contre la plage ; les cordes nouées aux arbres gémissaient doucement.

Burnett s'arrêta à côté d'Edna Lattimore.

"Pas trop fatiguée ?

— Non… J'ai eu froid, c'est tout."

George Collingwood marchait autour du feu, cherchant de toute évidence à attirer les regards. Il avait l'étoffe d'un acteur et se frottait ostensiblement les mains pour les débarrasser de la terre de la tombe. Il regarda sa femme qui absorbait la chaleur du feu près de Katherine, avec son expression morne et éreintée. Burnett le vit jeter un coup d'œil au Dr Whitcomb, de l'autre côté du cercle, et baisser aussitôt les yeux.

"Nous voilà maintenant avec deux veuves, dit George Collingwood. Mrs Irish et Mrs Howard. Elles n'arriveront pas à descendre cette rivière toutes seules. Nous sommes de futurs voisins, nous devons nous prêter mutuellement assistance.

— C'est prévu, George, répondit John Gay. Joe montera sur le radeau de Mrs Irish, et Lorenzo attachera celui de Mrs Howard au sien."

La lueur du feu donnait à Collingwood la figure ronde d'un homme bien nourri. "Parfait. Nous sommes voisins, répéta-t-il. Nous allons nous serrer les coudes et veiller les uns sur les autres."

Lucy Collingwood se leva. “Je veux retourner dans le chariot, George.

— Es-tu assez réchauffée ?” Il boutonna son manteau et enfonça les mains dans ses poches ; il ne semblait pas pressé de bouger. Lucy Collingwood partit sans lui dans le noir. Il la suivit alors, dissimulant mal un soupçon d’irritation.

Burnett tendit ses mains vers le feu et regarda autour de lui. Dans un de ces moments, rares et inattendus, où l’on perçoit le monde avec une acuité telle qu’il n’est ensuite plus jamais le même, il remarqua la souffrance que ce périple infligeait à chacun. On la voyait dans les mains osseuses de John Gay qui pendaient le long de son corps, dans les orbites creuses de Mose Crabtree, dans la maigreur de Mrs Millard ; les signes étaient partout.

Ces cinq mois de voyage avaient prélevé leur tribut de foi et de chair. Le bébé de Lucy Collingwood était mort. Mrs Irish et Mrs Howard étaient devenues veuves. L’assurance des membres du groupe s’était évaporée dans la chaleur de l’été, et l’hiver qu’ils affrontaient à présent avait sapé leur vitalité, de sorte qu’ils se mouvaient avec la prudence craintive de gens très âgés. La force qui les habitait au début – cette confiance presque insolente en eux-mêmes – avait été entamée ; dans cette ultime mise à l’épreuve de leur endurance, ils découvraient ce qu’était la faiblesse. Assis là, ensemble, avec un réel besoin d’être proches les uns des autres, ils entraient dans la fraternité.

Le regard de Burnett se posa sur Edna et surprit le signal muet qu’elle lui adressait. Ils s’éloignèrent dans le hurlement de la nuit. Elle trébucha, s’accrocha à son bras et s’appuya contre lui en riant. Il avait le visage brûlant à force de recevoir les assauts répétés de la neige, pareille à une tempête de sable. D’autres feux tachaient les ténèbres de leur lueur orangée, et quelque part dans le campement résonnait le martèlement régulier d’un maillet sur du métal. Une vache leur barra le chemin, ses yeux luisant comme deux flammes d’opale. Enfonçant dans la neige jusqu’aux genoux, ils arrivèrent devant les braises mourantes du feu des Lattimore.

“Dure journée, dit-il. Dure et longue.

— Allez vous coucher, alors." Edna le scruta de ses yeux pétillants et le provoqua avec son sourire. "Et dormez tout seul dans le froid." Elle attendit sa réaction ; puis rit en voyant qu'elle l'excitait, lui posa une main sur le bras, le serra. Mais comme il n'esquissait aucun geste, elle recula en affichant un air indifférent. "Quand vous avez rejoint la caravane au printemps, dit-elle, la première fois que je vous ai vu, j'ai pensé : « Ah, voilà quelqu'un qui pourrait avoir de l'audace. »" Elle contempla les braises, mais, la curiosité l'emportant, observa à nouveau Burnett. "On dirait parfois que vous ne voyez pas ce qui est devant vous.

— En la circonstance, même un litre de whisky ne me donnerait aucune audace.

— Oh, vous n'êtes pas si vieux, vous n'avez pas besoin de whisky ni de rien du tout." Elle se tourna vers le feu. "Quand vous descendiez des montagnes après une saison de chasse, qu'est-ce que vous faisiez en premier ?

— J'allais chez le barbier et je mangeais.

— Et après ?

— Après, je cherchais un autre boulot.

— Mais avant ça, vous vous dégotiez une femme." Une rafale de vent secoua la nuit polaire et ranima une flamme dans les charbons. "De quoi parlaient-elles, ces femmes ?

— Je ne pourrais pas dire.

— Pourquoi ? Pourquoi vous ne pourriez pas ?" Elle insistait, avec son regard ardent et son sourire charnu. "Moi, je dis des choses que les autres filles pensent, mais ne disent pas. Je vous trouble, hein ?

— Non.

— Si, je vous trouble. Vous êtes drôle… Les garçons ne savent rien. Vous, à votre âge, vous devriez avoir l'habitude, mais vous ne comprenez toujours pas les femmes." Elle tendit ses mains vers le feu en écartant les doigts. Son gros manteau dissimulait la rondeur de ses formes ; elle était hardie, elle était prête, mais hésitante aussi. Ses lèvres paraissaient adroites et expertes ; leur mobilité extrême contrastait avec le calme de son visage. "J'aimerais bien que vous soyez plus bavard. J'adore parler avec vous. Je ne vous ai pas beaucoup vu depuis quelque temps, et demain matin, vous serez parti et on ne se verra pas pendant trois ou quatre jours.

— On se retrouvera à Oregon City.

— Et après, qu'est-ce qui se passera ?

— Après, chacun de nous se mettra en quête d'une terre.

— Ah, soupira-t-elle, vous ne me répondez jamais ce que je veux entendre." Puis elle ajouta avec aplomb : "Ce qui vous tourmente, n'importe quelle fille pourrait le soulager. Vous le savez, n'est-ce pas ?"

Il lui sourit. "Bonne nuit", dit-il, et il se retira.

Elle demeura blottie devant les braises éteintes, captant un reste de chaleur avant de monter dans le chariot. Une expression de tranquille amusement s'attardait sur son visage. Elle était si occupée par ses pensées que le froid, la fureur et la sauvage agitation de la nuit ne semblaient pas l'atteindre ; mais au bout d'un moment, elle se leva, voulut partir vers le chariot et découvrit Cal Lockyear qui l'épiait dans l'ombre quelques mètres plus loin. Sur ses traits détendus s'étala alors un franc mécontentement.

"Vous étiez là à me surveiller pendant tout ce temps ?

— Non, répondit-il, seulement depuis cinq minutes." Il s'approcha du feu et se tint en face d'elle. "Vous avez froid ?

— Non.

— Vous aurez froid si vous restez ici.

— Non, pas du tout."

Le plus souvent, cet homme avait quelque chose de menaçant – sourcils noirs, yeux gris, comportement agité. Mais en cet instant précis, il essayait visiblement de se rendre agréable, car il s'autorisa un bref sourire. "La journée a été rude. Fatiguée ?

— Je ne suis pas délicate.

— Vous voulez que je ranime le feu pour vous ?

— Pas la peine." Elle l'observa avec un mélange de prudence et de curiosité, un peu mal à l'aise en sa présence, sans pour autant chercher à l'éviter. Durant toute la traversée des Grandes Plaines, elle avait senti ses yeux sur elle, bien qu'elle l'eût rarement surpris en train de la regarder directement. Consciente de l'intérêt qu'il lui portait, elle le traitait avec un royal mépris, adouci par un sourire de temps à autre.

"Quel sale pays, dit-il.

— Il paraît que c'est mieux dans la vallée.

— Humide. Le genre de climat qui vous défrise les cheveux et vous met le tempérament à plat."

Elle se laissa aller à plaisanter aussi. "Voilà qui ne vous ferait pas de mal.

— Vous aimez les hommes mous ? Vous aimez les avoir à vos pieds ?"

Elle se drapa à nouveau dans son mépris. "À vous de décider, ce n'est pas mon problème."

Il releva le menton, l'œil mauvais, et s'esclaffa. Redevenant sérieux, il la dévisagea longuement, d'un air de respect mêlé de convoitise ; puis s'éloigna soudain dans la nuit. Après s'être assurée qu'il était parti, Edna resta encore un moment devant le feu, le visage animé, tout émoustillée par cette conversation. Enfin, à contrecœur, elle se leva et entra dans le chariot.